DES CAUSES

DES CRISES INDUSTRIELLES

ET

DE LEURS CONSÉQUENCES

AU POINT DE VUE DES INTÉRÊTS OUVRIERS.

DES MOYENS PRATIQUES DE REMÉDIER A LA SITUATION ÉCONOMIQUE ACTUELLE.

Rapport présenté par l'Union des Sections internationales du district de Courtelary au Congrès jurassien de l'Internationale et au Congrès de la Fédération des ouvriers graveurs et guillocheurs.

Il est temps que les travailleurs recherchent les causes des crises industrielles qu'ils subissent et qui augmentent toujours les difficultés, déjà si considérables, de leur existence. Le murmure, lorsque la misère pénètre dans la famille de l'ouvrier, ne change en rien la situation ; il faut apprendre à réfléchir et à agir. — En abordant cette étude et en en déduisant les conséquences pratiques qu'elle comporte, nous savons que nous nous heurterons aux préjugés de beaucoup de nos collègues ; mais précisément parce que nous avons la conviction qu'une tendance plus radicale doit être imprimée à nos associations ouvrières, nous avons le

devoir de chercher à démontrer pourquoi nous n'avons plus confiance dans la conciliation avec le parti bourgeois, comme moyen d'améliorer la condition des ouvriers et d'émanciper le travail de la domination du capital.

*
* *

Les crises industrielles ont leur cause dans l'organisation économique et politique actuelle. Nous nous efforcerons de prouver cette affirmation.

Abordons en premier lieu la question économique.

Le système de la production capitaliste inauguré et développé par la bourgeoisie, a eu pour conséquence aujourd'hui parfaitement établie et démontrée, de concentrer entre les mains d'une minorité qui se réduit toujours, l'appropriation exclusive du capital social. Ce travail de concentration ne s'opère qu'ensuite d'une lutte implacable entre tous les intérêts, où les plus forts, les plus puissants dévorent les plus faibles, les petits. Ce système de *libre concurrence*, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, a produit un tel déchaînement des passions égoïstes, ambitieuses des hommes, qu'il n'existe plus aujourd'hui aucune règle morale dans l'appropriation des richesses. « Enrichis-toi, par n'importe quels moyens, » telle est la morale bourgeoise.

Les moyens ne manquaient pas. La bourgeoisie créa des valeurs fictives, inventa les jeux de bourse, se lança éperdument dans les spéculations de toutes sortes ; elle fonda ces immenses compagnies financières qui accaparent non-seulement le capital industriel, mais aussi les voies de circulation, et qui commencent à envahir l'agriculture ; qui dominent la banque, le commerce et même les gouvernements ; qui produisent à volonté la hausse ou la baisse pour assurer la réus-

site de leurs spéculations ; qui, par la dépréciation inattendue du papier-monnaie et la retraite du capital argent, sont causes de ces crises financières qui entraînent d'immenses faillites, arrêtent le commerce et l'industrie, augmentent la misère du grand nombre et la richesse de quelques habiles spéculateurs.

Cette domination absorbante du capital sur la production a eu pour conséquence inévitable un manque absolu d'équilibre entre la production et la consommation. Les entrepreneurs d'industrie n'ont pas pour but de satisfaire les besoins de la consommation, mais de produire des articles de commerce qu'ils lancent sur le marché général et qu'ils cherchent à vendre le plus avantageusement possible. Ce mode de production et d'échange des produits aboutit à surmener la production, à déprécier les produits, à surcharger le marché général de produits non-utilisables ou non-consommables et, après des époques de surcroît de travail dans certaines industries, à créer des arrêts subits qui n'ont pas d'autres causes que la surabondance de produits qui ont inondé le marché.

Ces indications générales suffiront pour démontrer que les causes économiques des crises industrielles sont dans l'appropriation exclusive, entre les mains d'une minorité, du capital social.

*
* *

L'étude des causes politiques des crises industrielles n'est pas moins une condamnation de l'organisation sociale actuelle.

Le système de concentration des capitaux a eu pour corollaire politique la constitution des Etats centralisés. Cette centralisation politique, qui se manifeste aujourd'hui en Europe par la constitution de grands

empires militaires, ne s'est réalisée que grâce aux guerres de conquête entreprises par ces empires. Cet état de guerre, nécessitant une organisation militaire permanente, absorbe une partie considérable des fruits de la production et par suite est une source d'appauvrissement; chaque Etat étant menacé par la puissance de l'Etat voisin, tous se considèrent comme des ennemis; de là, un antagonisme politique général. Les conséquences économiques de cet antagonisme se manifestent lorsqu'un Etat, rompant la paix convenue avec ses voisins, entreprend une guerre quelconque. Le monde de la finance, les entrepreneurs de l'industrie, le commerce, se sentent frappés dans leurs intérêts; la crainte de perdre arrête les affaires; le travail chôme; la misère pénètre dans le foyer des ouvriers et des paysans; ces conséquences sont plus ou moins accentuées selon les chances de victoire ou de défaite.

Est-ce l'ouvrier qui est responsable de cette situation? Qui donc inspire les actes de la diplomatie? qui dirige les gouvernements? qui remplit les fonctions publiques? qui occupe les grades de l'armée? qui donne le ton à l'opinion publique? C'est le monde capitaliste, c'est la bourgeoisie, C'est elle qui a poussé à la formation des grands Etats, c'est elle qui développe la dictature militaire, et pourquoi? Pour créer une puissance qui sauvegarde ses intérêts de classe contre le développement du socialisme. C'est là le fond de toute la politique actuelle.

* * *

Les conséquences des crises industrielles ne sont pas seulement désastreuses parce qu'elles produisent une augmentation immédiate de misère dans la position de l'ouvrier, mais surtout parce qu'elles créent une

situation d'où découlent inévitablement plus tard de nouvelles misères. En effet, lorsque le travail n'est pas abondant, l'ouvrier, qui n'a d'autres ressources que celles provenant de son travail journalier, se voit dans l'obligation, pour vivre, d'offrir son travail à des conditions plus défavorables ; de là une baisse dans les salaires et par suite un surcroît de misères. Les riches capitalistes, dans ces époques de crise, ont toutes les facilités d'écarter la concurrence des petits capitalistes en les ruinant. Dès lors, l'antagonisme entre les intérêts s'accentue davantage ; les richesses se concentrent dans un plus petit nombre de mains encore, et la misère grandit dans le peuple.

*
* *

Quels sont les moyens de remédier à ces crises ?

Ils sont de deux sortes : les moyens transitoires et les moyens radicaux.

Par moyens transitoires, nous comprenons ceux qui, tenant compte des conditions sociales actuelles, ont pour but de les améliorer le plus possible sans toucher aux bases de l'ordre social.

La condition essentielle de progrès pour le travailleur, c'est l'organisation. Et par organisation nous entendons, non pas le groupement au profit de tel ou tel parti politique bourgeois, mais le groupement distinct des travailleurs en vue de la sauvegarde de leurs intérêts de classe. Cette organisation commence à se développer : nous voyons les sociétés et les fédérations ouvrières prendre pied, organiser sérieusement la résistance contre les empiétements du capital et obtenir quelques résultats pratiques. Leur action est malheureusement limitée non-seulement par les obstacles que leur oppose l'ordre actuel, mais aussi par les obstacles

que leur suscitent les ouvriers eux-mêmes. Au lieu de se laisser guider par la conception large de leurs intérêts, ils s'inspirent trop souvent des intérêts bourgeois, et c'est ainsi que le développement de l'organisation internationale des travailleurs soulève autant d'hostilité de la part des ouvriers que de la part des bourgeois. Et cependant plus l'organisation se généralisera, plus sa puissance d'action augmentera, et ce n'est qu'une fois que les travailleurs seront reliés internationalement qu'ils pourront aborder, avec tous les fruits désirables, la statistique du travail, au moyen de laquelle ils apprendront à connaître la situation économique des différents pays, le degré de développement de l'industrie, l'offre et la demande du travail, et qu'ils pourront ainsi jeter les bases d'un équilibre rationnel entre la production et la consommation.

Cette question de la statistique du travail est tellement importante, que dans tous les congrès ouvriers on commence à l'agiter. Selon nous, elle ne pourra être résolue qu'après un développement prodigieux des organisations ouvrières, développement embrassant l'immense majorité des travailleurs de tous les pays ; c'est aussi seulement alors que les ouvriers pourront sérieusement contrebalancer l'influence du capital et atténuer les conséquences des crises.

*
* *

Dans la première partie de ce travail, nous avons démontré que les causes des crises industrielles résidaient dans l'appropriation individuelle des instruments de travail. Nous venons de voir comment, par l'organisation des travailleurs, on peut *atténuer* les conséquences de ces crises. Puisque nous connaissons la cause fondamentale du mal, pourquoi n'en pas recher-

cher aussi le remède *radical*. Pourquoi hésiterions-nous devant une *transformation radicale des rapports sociaux*, si cette transformation supprime les causes du mal ? Pourquoi tournerions-nous toujours dans le même cercle vicieux ?

Après quelques années d'agitation socialiste, il n'est plus possible de taire, sous prétexte de s'en tenir à ce qui est *pratique*, la vérité sur le résultat final du mouvement ouvrier. Le monde bourgeois sait parfaitement bien où tend le mouvement ouvrier, et c'est pourquoi il se montre impitoyable dans sa réaction. A nous de travailler à ce que tous les ouvriers deviennent conscients de l'œuvre qu'ils ont à poursuivre. Si nous nous heurtons à des préjugés, au lieu de les respecter, nous devons les faire disparaître par la discussion. C'est en luttant qu'on réalise des progrès.

Le principe de l'appropriation collective des instruments de travail, et l'action révolutionnaire socialiste, seul moyen par lequel cette transformation pourra être opérée, soulèveront encore de vives oppositions dans nos associations ouvrières ; mais en recherchant sérieusement les causes de la position qui est faite aux travailleurs, on reconnaîtra qu'il faut se résoudre ou à en subir toujours les conséquences, ou bien à transformer les rapports sociaux.

Nous pensons qu'il n'y a pas de résolution à prendre sur cette question ; on ne décrète pas la suppression du mal ; c'est aux sections à travailler pour que l'étude et l'analyse prennent une plus large part dans leurs travaux ; alors nous n'aurons plus seulement des masses organisées, mais des groupes d'hommes convaincus, sachant où ils veulent marcher, résolus à l'action, prêts à tous les sacrifices. Lorsque dans nos associations ouvrières aura pénétré l'esprit révolution-

naire, le prolétariat sera devenu capable de prendre la direction administrative des intérêts de la société humaine. Nous pourrons alors contraindre la bourgeoisie à terminer ses orgies financières.